



Moussons

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

19 | 2012

Rituels, territoires et pouvoirs dans les marges sino-indiennes

Spirits of the Place. Buddhism and Lao Religious Culture John Clifford Holt

Honolulu : University of Hawai'i Press, 2009, 349 p.

Guillaume Rozenberg



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/moussons/1322>

ISSN : 2262-8363

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 178-181

ISBN : 978-2-85399-823-9

ISSN : 1620-3224

Référence électronique

Guillaume Rozenberg, « *Spirits of the Place. Buddhism and Lao Religious Culture*, John Clifford Holt », *Moussons* [En ligne], 19 | 2012, mis en ligne le 18 septembre 2012, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/1322>



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Notes

1. *Attracting the Heart. Social Relations and the Aesthetics of Emotion in Sri Lankan Monastic Culture*, Honolulu : University of Hawai'i Press, 2010 (compte rendu dans *Moussons*, n° 17).
2. *Sons of the Buddha. Continuities and Ruptures in a Burmese Monastic Tradition*, New York : Walter De Gruyter, 2011.

* Chargé de recherche CNRS, LISST – Centre d'Anthropologie Sociale.

Spirits of the Place. Buddhism and Lao Religious Culture, John Clifford Holt, Honolulu : University of Hawai'i Press, 2009, 349 p.

Par Guillaume Rozenberg *

John Holt, familier aux spécialistes du bouddhisme pour ses recherches sur Sri Lanka, ouvre ici une parenthèse laotienne, motivée par l'absence notable d'un livre accessible, en langue anglaise, qui offre une synthèse sur la place du bouddhisme dans la « culture religieuse » de ce petit pays d'environ six millions d'habitants. S'appuyant à la fois sur les travaux existants et sur des enquêtes menées au cours d'un séjour de sept mois dans la ville de Luang Prabang en 2006-2007, l'ouvrage propose un parcours de l'histoire du Laos sous l'angle, essentiellement, des heurs et malheurs du bouddhisme. Il conduit son lecteur de la fondation du royaume bouddhique de Lan Xang au XIV^e siècle jusqu'au classement récent du site de Luang Prabang au Patrimoine mondial de l'humanité et à ses conséquences sur la communauté monastique locale, en passant par la constitution du « Laos » contemporain sous l'effet de la colonisation française à la fin du XIX^e siècle. Au-delà de la chronique cependant, l'auteur s'attache à une réflexion longitudinale sur les modalités de l'inscription du bouddhisme dans l'environnement laotien, à partir de trois points de vue principaux : idéationnel, politique, institutionnel.

L'aspect le plus original et le plus spéculatif de l'entreprise réside sans aucun doute

dans la tentative pour rendre compte du bouddhisme dans les termes singuliers de sa conceptualisation indigène, à savoir, selon John Holt, un bouddhisme retravaillé par et adapté à la vision religieuse propre au culte des esprits (*phi*). L'auteur, à la suite d'autres observateurs, a été frappé par ce qui ferait apparemment la spécificité du cas lao en comparaison des autres sociétés theravādin contemporaines (Birmanie, Cambodge, Sri Lanka, Thaïlande) : le maintien d'un culte des esprits non seulement vivace, mais aussi et surtout indépendant, dans ses représentations, de l'idéologie bouddhique (un culte non « bouddhisé ») ; et inversement, le développement d'un bouddhisme dont les manifestations diverses (culte du Bouddha, doctrine, communauté monastique) auraient été comme vampirisées par les représentations sous-jacentes au culte des esprits (un bouddhisme « spiritisé », *inspired* en anglais). D'où ce parti pris inaccoutumé, à finalité heuristique, dans le cadre d'un débat classique sur la relation entre bouddhisme et cultes des esprits ou des divinités dans les sociétés theravādin : considérer ce que le culte des esprits a fait au bouddhisme dans le contexte lao (plutôt que l'inverse). John Holt s'inspire d'un célèbre essai de Paul Mus, « Cultes indiens et indigènes au Champa » (1933), pour dégager ce qui ressortirait à une sorte d'invariant infrastructural de la culture religieuse lao, une « ontologie archaïque » : l'idée d'une puissance chtonienne, force du lieu, gardienne du territoire, source du bien-être et du devenir de ses occupants grâce à l'intermédiation du chef (en charge du culte), et qui, d'abord impersonnelle, aurait ensuite revêtu, sous l'effet d'événements auxquels elle aurait été associée par les intéressés, un caractère plus identifié (mais pas anthropomorphique, puisqu'elle est représentée par exemple par un pilier au centre du village) ; le culte de cette puissance aurait pour corollaire le culte des ancêtres, également incarnations de la force du lieu. Cette idée, répliquée

à plusieurs échelles – le village (*ban*), la région (*müang*, ensemble de villages), l'ensemble de *müang* (principauté) –, constituait le principe élémentaire de l'organisation politico-religieuse laotienne au XIV^e siècle lorsque commença d'émerger le royaume de Lan Xang qui plaça sous son influence un certain nombre de principautés. L'implantation progressive et somme toute limitée du bouddhisme sous l'impulsion de la nouvelle royauté, entre le XIV^e et le XVI^e siècles, suggère John Holt, serait passée, non par la substitution d'une idéologie bouddhique du pouvoir à cette idéologie de la force du lieu, mais par un simple amendement bouddhique au système de représentations déjà en place : le pouvoir royal, toujours relié à un référent surnaturel *via* la figure d'origine divine du monarque et enraciné dans le territoire grâce au culte des ancêtres, aurait fait l'objet d'une moralisation, le bouddhisme apportant, à la marge, une définition de la juste souveraineté. Même lorsqu'il aurait cherché, toujours par la volonté royale, à supplanter les anciens symboles du pouvoir, le bouddhisme aurait été comme aspiré par la conception indigène primitive : la statue du Bouddha dite « Phra Bang », installée dans la capitale au début du XVI^e siècle pour servir de palladium à la royauté, aurait été interprétée par une bonne partie de la population comme l'« esprit du royaume » (*phi mandala*). À travers ce processus de divinisation ou, plutôt, de « spiritisation », le Bouddha aurait été conçu comme une présence gardienne du royaume et dispensatrice de pouvoir par l'intermédiation du roi. En fait, conjecture l'auteur, la montée en puissance politique, religieuse et culturelle du bouddhisme à cette époque n'aurait vraiment affecté que la capitale, et non les populations rurales, dont la religion demeura celle du culte des esprits. Ce cadre d'analyse posé en début d'ouvrage, John Holt y revient *in fine*, dans l'ultime chapitre, où il s'interroge sur la persistance d'un culte des esprits largement inchangé

dans le Laos contemporain, par contraste avec sa bouddhisation récente dans la région du nord-est thaïlandais habitée par des populations d'origine lao. La relative faiblesse, historiquement parlant, de la royauté lao explique pour partie la diffusion limitée du bouddhisme et son enracinement restreint dans les consciences, note-t-il. Mais c'est surtout, à son avis, la profondeur sociale du rapport entre esprits et lieux qui est la cause de cette persistance, ainsi d'ailleurs que de la continuité du phénomène de « spiritisation » du bouddhisme. Plusieurs faits en témoignent, dont la vénération récurrente de l'esprit du moine fondateur d'un monastère (symétrique à la vénération de l'esprit du village) et la vénération des ancêtres familiaux, sous forme de stupa votifs, dans l'enceinte même des monastères. Qu'on adhère ou non à l'idée toute hypothétique, dérivée de Mus, d'une structure fondamentale originelle et rémanente de la pensée religieuse qui aurait été commune à l'Asie des moussons et irriguerait encore les conceptions lao, qu'on soit toujours convaincu ou non par la réduction des faits décrits à cette structure, il faut reconnaître à la perspective de l'auteur, en raison même de sa généralité, le mérite d'ouvrir une voie d'élucidation de la singularité du cas lao vis-à-vis des autres sociétés theravādin.

En dépit de l'apparente primauté cognitive et référentielle du culte des esprits, c'est cependant le bouddhisme qui, à plusieurs moments clés de l'histoire, a fonctionné comme opérateur d'une communauté politique supralocale lao à vocation étatique. De fait, le culte des esprits, comme le montre John Holt, pêche, à cet égard, par un travers majeur : il possède des vertus intégratives (architecture politico-sociale en *müang*) mais non centralisatrices, en ce qu'il laisse aux mains des chefs locaux ou régionaux un pouvoir essentiel, celui de négocier avec l'esprit du territoire la destinée de leurs sujets. Le décret royal de 1527 interdisant le culte des esprits

visait ainsi avant tout les autels aux esprits des müang et donc le pouvoir politico-rituel des chefs de *müang*. À partir des années 1910, les autorités coloniales françaises, lorsqu'elles tentèrent, avec un certain succès, de donner naissance à un sentiment national laotien pour contrer l'influence siamoise, se préoccupèrent notamment de grandir le bouddhisme lao par la rénovation de ses édifices monumentaux. Dans les années 1990, le gouvernement socialiste du Pathet Lao, après des efforts infructueux pour établir l'« homme nouveau » sur des bases différentes, plus inclusives nationale-ment, se ressaisit de l'idiome bouddhique comme principe d'identité nationale, excluant par là *de facto* de son projet, à l'instar naguère des colonisateurs, une partie de la population du Laos (groupes ethniques non bouddhistes). Ce même gouvernement avait auparavant lancé une campagne de dénigrement et d'interdiction du culte des esprits, dénoncé comme « superstition ». Il s'agissait en réalité de chasser de l'espace public les forces du lieu, concurrentes toujours et encore des structures politiques étatiques.

Au cœur de l'histoire du bouddhisme lao et donc de l'État laotien, se situe cette institution fondamentale qu'est la communauté monastique. Si nos connaissances sur les premiers siècles de la communauté monastique lao ne semblent pas négligeables, c'est surtout sur les XIX^e et XX^e siècles que se concentrent le récit et les analyses. L'auteur s'efforce de situer la place de cette communauté monastique dans les contextes historiques successifs, en rapport avec les événements politiques : domination siamoise au XIX^e siècle, régime colonial entre 1893 et 1954, soubresauts de l'après-indépendance, abolition de la royauté et mise en place de l'État socialiste à partir de 1975. Plusieurs facteurs entrent en jeu pour déterminer cette place : la volonté ou non des détenteurs du pouvoir politique d'assumer la fonction de premier parrain de la religion bouddhique ; les relations avec

le royaume siamois (puis thaïlandais) qui mena à partir du XIX^e siècle d'importantes réformes monastiques, desquelles les moines laotiens restèrent en marge, mais dont certains profitèrent par des séjours en territoire thaï ; le rôle éducatif dévolu aux moines, qui demeura prégnant pendant la période coloniale pour décliner ensuite ; les prises de position divergentes des gouvernements sur la nature du « bouddhisme » ainsi que sur l'identité sociale et le rôle politique de la communauté monastique ; enfin, les conditions économiques qui permirent ou non le fonctionnement de l'économie du don, essentielle aux laïcs comme aux moines. C'est le portrait d'une communauté monastique souvent divisée par et face à l'histoire que dresse l'auteur.

Les différents points de vue adoptés sur le bouddhisme au Laos – idéationnel, politique, institutionnel – se conjuguent dans le compte rendu que John Holt livre de ses propres observations dans le contexte du Luang Prabang des années 2000, un Luang Prabang « patrimonialisé » et « touristifié » à l'excès. L'auteur décrit comment certains éléments de la culture religieuse – novices, fête du nouvel an – ont été intégrés à l'économie touristique selon une logique consumériste de marchandisation (*commodification*), alors que d'autres – rituel de récitation du *Vessantara Jātaka* – en restent à l'écart. Surtout, il procède à une photographie de ces éléments respectifs pour repérer ce qui évolue ou n'évolue pas dans la culture religieuse en lien avec les transformations récentes de la société locale.

Ouvrage tout à la fois modeste par la justice qu'il rend aux travaux consultés (nombreuses et longues citations) et ambitieux par la perspective et les réflexions dont il est porteur, instructif grâce notamment aux comparaisons récurrentes avec le cas du Sri Lanka, ponctué d'utiles coups de projecteur sur des questions particulières comme la position des populations non lao dans l'ensemble national, *Spirits of the Place* mêle une histoire de longue durée

des structures politico-religieuses du Laos à des instantanés, arrêts sur image consacrés à quelques éléments de la culture religieuse. Plutôt que comme une monographie systématique sur le bouddhisme au Laos, il se présente comme un kaléidoscope chronologiquement organisé, ce qui, *in fine*, s'avère en parfait accord avec son aspiration affichée : introduire le lecteur à la religion lao en la problématisant de diverses manières.

* Chargé de recherche CNRS, LISST – Centre d'Anthropologie Sociale.

Laos. Un pays en mutation,
Vatthana Pholsena, Paris : Éditions Belin,
coll. « Asie Plurielle », 2011, 208 p.,
12 figures

Par Vanina Bouté *

C'est avec un regard neuf et une approche originale que Vatthana Pholsena a relevé le défi d'écrire l'ouvrage *Laos. Un pays en mutation*, le dernier-né de la collection « Asie Plurielle » (Belin) qui a déjà proposé une longue série d'ouvrages de présentation générale des pays d'Asie.

Cet ouvrage vient combler un grand manque dans la littérature sur le Laos. Aucun ouvrage généraliste en langue française n'existant jusque-là sur ce petit pays d'Asie du Sud-Est, le lecteur curieux devait se référer à des guides de voyage, aux informations souvent limitées.

Dans cet ouvrage, Vatthana Pholsena a choisi de combiner plusieurs approches : historique, sociologique et politique articulées au sein des trois parties qui composent l'ouvrage, l'auteur soulignant que « le choix de la longue durée permet d'approfondir les réminiscences les plus contemporaines en les reliant à une trame historique ancienne » (p. 6). Et de fait, la force de l'auteur est d'être aussi bien historienne de terrain que formée à des approches en sciences politiques, maîtrisant ainsi l'analyse des différentes échelles du pays.

La première partie expose tout d'abord quelques éléments généraux sur le pays (caractéristiques géographiques, démographiques, notamment ethniques) afin d'amorcer dans les 2^e et 3^e chapitres un retour sur le passé permettant de mettre en lumière les processus de peuplement, puis la constitution des principautés taïs et leurs caractéristiques (2^e chapitre), et enfin la période moderne et contemporaine (3^e chapitre). L'ouvrage n'a pas pour ambition d'établir une histoire complète en quelques pages, mais plutôt de souligner certains aspects de ces différentes périodes (« bouddhisme et politique », « des frontières modernes », « révolutionnaires et populations des hautes terres », etc.), susceptibles d'éclairer la situation contemporaine.

Les trois axes de la deuxième partie se présentent ainsi dans une certaine continuité de ces précédentes thématiques. Dans le 5^e chapitre, « le renouveau de la culture majoritaire », l'auteur analyse certains des traits culturels les plus caractéristiques de la société lao contemporaine : l'histoire, le bouddhisme, la relation aîné-cadet, l'écriture et la langue, etc. Autant d'éléments dans lesquels le régime actuel puise pour consolider la construction d'une culture nationale, une culture – Vatthana Pholsena le montre bien – qui est essentiellement celle de l'ethnie lao, à peine majoritaire au niveau démographique. C'est ainsi vers les autres populations du Laos, lesdites « minorités ethniques » que se tourne le chapitre suivant, en montrant la place qui leur est donnée par le gouvernement. Le tableau est contrasté. Si l'État tente de saisir, *via* les recensements nationaux, la diversité des populations à travers des ethnonymes, ces classifications restent mouvantes en raison du flou qui entoure les critères de classement choisis. L'intégration des minorités est également passée ces dernières décennies par des opérations souvent autoritaires : nombre de populations montagnardes ont été déplacées vers les plaines ou les axes routiers, ont vu leurs pratiques agricoles